

L'éternité n'est pas de trop...
et éclats de vie...

Chantal LAURENT



Edilivre

Du même auteur :

Poèmes révélateurs

Poésie, Editions Edilivre, 2011

Révélations

Poésie, Editions Edilivre, 2012

L'âme révélée

Poésie, Editions Edilivre, 2012

Métamorphose

Poésie, Editions Edilivre, 2012

La vie, la mort et l'infini,

Poésie, Editions Edilivre, 2012

Phoenix... et flamme de vie...

Poésie, Editions Edilivre, 2012

Fleur d'émoi... et la passion féconde...

Poésie, Editions Edilivre, 2013

Souffle de l'infini... et la vie éphémère...

Poésie, Editions Edilivre, 2013

L'écume de l'âme... et renaissance...

Poésie, Editions Edilivre, 2013

Rivages inconnus... et l'Odyssée...

Poésie, Editions Edilivre, 2014

Dédicace

Je dédie cet ouvrage à mes enfants :

David – Frédéric – Gérald – Jessica – Nathalie
Kévin – Alexis.

A mes petits-enfants :

Alexandra – Océane – Alyson – Mégane –
Lauryne Emma – Théo – Charlotte – Zoé – Dylan –
Colleen – Clémence – Clara – Camille – Julien.

A ma petite fille Julie (un ange parmi les anges)



Nom du créateur de la fractale : Eclats de vie

Pascal Duvet
(Photographe Plastique Art digital)

Prologue

Mes chers lecteurs...

Un écrit n'est rien s'il est écrit sans âme.
Je suis votre muse et mon cœur vous réclame.
Sans cesse j'implore ma plume afin qu'il en émerge
Des mots forts, des ressentis sur une page vierge.

Oui ! Pour vous, je survole ce bel univers,
Afin d'y puiser l'essence de mes vers.
Je laisse reposer au creux de l'écritoire
Depuis de longs mois le fil de mon histoire.

Ô Dieu ! En mon cœur quel tumulte,
Lorsque de ma plume les mots chutent
Et se posent en quatrain faisant battre mon cœur,
Apaisant ma douleur dans l'écrin de votre douceur...

Alors, mes doigts frémissants, cherchent un regain
joyeux... afin d'estomper la tristesse émanant de mes
poèmes souvent en deuil...

Alors, à bout de souffle...
J'écris pour ne pas sombrer
 Dans l'obscurité.
De mon âme écrivaine,
D'une écriture incertaine,
 De mon cœur poète
En une illusion secrète,
Je me livre à mon papier
Afin d'y imprégner mes pensées.

 Ma plume glisse
 Au rythme de mon cœur,
N'étant plus que l'esquisse
 D'une fleur de douleur.
Elle frôle les feuilles soyeuses
 D'une encre voyageuse,
S'ouvrant sur de nouveaux horizons
 En une fresque de passion.
Elle grave sur mon grimoire
Voulant me rendre l'espoir,
Errante dans mes chimères
 Incrustées dans ma chair.

Dans ce silence glacé qui m'étreint,
Je veux pouvoir oublier la poussière
Des larmes enfouies sous mes paupières.
J'écris... J'écris... A bout de souffle...

 Ma plume a-t-elle une âme ?
 Oui ! Je le sais.

Elle va ! Elle vient ! Elle s'enflamme,
Elle ouvre des rêves insensés.

Elle est si fière et si pure à la fois,
Sublime au milieu de tous mes émois.
Elle se soulève, fière, et se redressant,
Elle éclaire ma feuille de ses mots savants.

Ma plume tressaille, vibre, écrit.
Avec ma conscience en toute harmonie,
Elle illumine le seuil de mes nuits tristes
D'une sorte de lueur qui persiste.

Ma plume est dans toute sa tendresse
Et sa toute puissance,
Tout entière, clarté et ombre, âme et corps
Me redonnant vie avec d'ineffaçables accords.

Oui ! J'ai l'amour des mots forts
Même s'ils transpercent vos âmes.
C'est pourquoi j'écris encore et encore,
Voulant allumer en vous cette flamme

Qui brûle en mon être
De ce feu de dieu de poète.
Ecoutez mon cœur battre en tempo
Au rythme de mes mots.

Hier n'est plus, aujourd'hui est renaissance.
Les jours et les nuits s'annoncent en douceur
Tel un jardin rempli de fleurs.
Oui ! Mais le diable danse

Sur ma mélancolie,
Me faisant souvent frôler la folie.
Comme l'ange déchu qui se pose,
Ma destinée est en prose.

Ma souffrance est en poème
Avec la tristesse qu'elle sème.
Mes larmes naissent de l'encrier
Quand ma plume parle du temps blessé...

Chantal



Départ... vers l'au-delà...

EXTRAIT

Départ... vers l'au-delà...

Tout commença ce jour là. Oui, dans cette aube blanche, nous étions dans notre nouvel appartement, depuis seulement deux jours, dans une belle petite résidence de la ville de Frouard, de ma chère Lorraine. Je ressentais du bonheur, mais en même temps, cette douleur crevant la paroi de mon cœur. Oui ! Dans une illusion secrète, je m'étais dit :

- Toute une nouvelle vie nous sourit même si nous sommes âgés, les années ne comptent pas, après tant de souffrance, voici venir enfin le moment de l'espérance.

J'aurais dû être heureuse, pourtant j'étais si malheureuse. Une terrible nouvelle était venue rompre cet arc-en-ciel de bonheur. Le matin même du déménagement, nous fûmes appelés par le Professeur qui avait pratiqué une biopsie dans le poumon de Claude une dizaine de jours auparavant (examen qu'il avait dû subir suite à un scanner des poumons). Effectivement, depuis quelques semaines, il avait perdu l'appétit et maigrissait beaucoup. Puis il avait fait une montée de fièvre et ne pouvait plus respirer. Nous nous étions donc rendus auparavant à son cabinet médical, Claude lui avait expliqué ce qu'il ressentait :

– J’ai de très fréquents essoufflements à la poitrine et des palpitations au cœur, des maux de tête accompagnés de vertiges, des douleurs et des amertumes du côté du foie et une fièvre qui ne disparaît pas. On a essayé des médicaments, non seulement cela est sans effet, mais mon état empire.

Ce corps qui avait connu bien des maladies ponctuelles, ce dont il souffrait cette fois-ci n’avait pas une source unique. C’était sans doute le résultat de toute une vie de blessures et d’amertumes. Peu de temps après, la cruelle vérité était tombée, comme un couperet, sur notre nouveau bonheur. Claude avait une énorme tumeur cancéreuse, non opérable, sur son unique poumon, le second poumon ayant été enlevé, il y avait trente ans de cela. Nous étions tous deux là, immobiles, debout, devant le Professeur qui nous indiqua de prendre place. Il nous montra deux chaises. Nous nous sommes assis. J’empoignai la main de Claude et la serrai très fort. Dans les rais de lumière pâle que le soleil projetait par la fenêtre sur son visage, Claude perdit toute expression. Sa peau prit une texture et une teinte décolorée. Il pressa ma main de plus en plus fortement, et regarda le Professeur :

– Vous êtes sûr ? Questionna-t-il. Le professeur acquiesça d’un mouvement de tête. Claude était d’une pâleur mortelle.

– Comme je vous l’ai dit, Monsieur J., la maladie a de multiples causes ; elle ne se limite pas à un seul point, elle demande des soins minutieux, étape par

étape. Il convient de traiter tout de suite votre état général, ensuite, je vous demande de me faire confiance et d'entreprendre une chimiothérapie. Sans être sûr à cent pour cent, il y a toujours une petite parcelle d'espoir de guérison, il faut vous battre.

- Vous êtes sûr ? Questionnai-je à mon tour, abasourdie, sentant naître en moi une horrible sensation.

- Oui ! aucun doute, me répondit le Professeur. Je me tus, ne sachant plus comment continuer.

Claude fixait maintenant la fenêtre, par-dessus la tête du Professeur, comme s'il n'arrivait plus à le regarder. Je ne savais pas ce qui fut pire, qu'il garda le silence, ou l'entendre dire :

- Je m'en doutais, je connais mon corps et les signes étaient indubitables.

Claude finit par me regarder et je ressentis comme un coup mortel en plein ventre. C'était l'homme avec qui je partageais ma vie et nous étions liés l'un à l'autre. Il avait ajouté à ma vie une dimension dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Je déglutis et soudain, j'eus la nausée. Je quittai précipitamment le cabinet médical et allai vomir dans les toilettes. Quand ce fut terminé, je me lavai le visage d'une main tremblante et me rinçai la bouche avant de retourner dans le cabinet médical. Claude se tourna vers moi. Il leva vers moi un visage tellement indéchiffrable que je sentis sourdre en moi une peur viscérale. Mon estomac se souleva à

nouveau, mais il était vide cette fois. Je plaquai la main sur ma bouche.

– Je suis si désolé, mon amour ! me dit-il.

Mais j'avais juste besoin qu'il me prenne dans ses bras, malgré la présence du Professeur. Je frissonnai, moitié de froid, moitié d'angoisse. Je restai quelques minutes dans l'embrasure de la porte, et lui, assis sur la chaise qui se tenait devant le bureau du Professeur. Nous n'étions éloignés que de quelques pas, mais il me semblait que des kilomètres nous séparaient. Claude se leva et s'approcha de moi :

– Ça va mon amour ? me demanda-t-il. C'était un comble, c'était lui qui venait d'apprendre qu'il était gravement malade et c'était moi qui étais complètement désemparée.

– Oh ! Claude ! mon cœur ! lui murmurai-je en posant mes mains sur ses bras.

Je me retins d'enfoncer mes doigts dans ses manches. J'avais tellement besoin de le serrer contre moi. Il m'attira alors à lui, et pressa ma tête sur sa poitrine. Oui ! comme il avait si souvent l'habitude de faire, malgré la présence du Professeur (nous étions en cet instant, seuls au monde). Je percevais les battements de son cœur, trop précipités, comme s'il venait de courir. Au bout d'un instant trop bref, il s'écarta doucement, puis me caressa les cheveux. Nous nous rassîmes. Le Professeur nous indiqua toutes les démarches à suivre et nous informa du pénible traitement qu'il allait devoir subir et ce, dans l'immédiat

tant la tumeur était volumineuse. Claude restait si digne et si courageux. Mais moi, je m'étais mise à pleurer doucement, je voulais retenir mes larmes, je ne pouvais pas. Mon esprit fut alors soulevé par cette seule pensée. Oui ! le cancer, cette horrible maladie voulait faucher sa vie en le prenant au dépourvu. Il allait recevoir un long traitement et de mon cœur chagrin, devant sa plainte muette, j'entendais son désespoir. Je savais qu'il allait beaucoup souffrir, mais j'étais là pour le soutenir. J'avais cru à un nouveau destin, et j'avais le cœur si lourd. Mais quelle était donc cette ombre qui me poursuivait depuis un certain temps ?

Je l'avais compris, le voilà mon châtiment d'être partie avec Claude il y avait maintenant dix longues années de cela et avoir abandonné tant de choses derrière moi. Mais malgré tout, ensemble nous allions lutter, je prendrais sa main avec passion, non, je ne voulais que cette atroce faucheuse n'ait raison de notre union. Car je savais que l'amour bravait toutes les frontières, surtout celle de la mort et qu'en un ultime corps à corps, nous en sortirions vainqueurs. Nous prîmes enfin congé du Professeur, et le trajet du retour, presque silencieux fut terrible. Claude conduisait, le regard fixé droit devant lui, les mains serrées sur le volant à en avoir les jointures blanches. Il prit enfin la parole :

- Ces choses arrivent mon Amour, me dit-il ! en saisissant ma main posée sur le siège entre nous deux. Ses doigts étaient si froids lorsqu'ils se refermèrent sur

les miens. Je baissai les yeux vers sa main, curieusement raide et maladroite dans sa façon de me tenir.

Un sanglot me monta à la gorge et les larmes se mirent à couler. Il arrêta la voiture et m'attira contre lui. Je pleurai contre le revers de sa chemise, Il me sourit.

- Dieu ! qu'il est courageux et fier ! pensai-je. Je me serrai très fort contre lui puis il posa la main sur mes cheveux en les caressant doucement.

Presque deux semaines s'étaient écoulées depuis que nous étions emménagés. Au dehors il y avait beaucoup de bruit, les voitures et leur brouhaha dans une cadence infernale qui rehaussait ce mal, cette nostalgie et ce manque profond de notre ancien appartement. Je tournai mon regard vers l'horizon et je pensai :

- Mais où est donc ma verte vallée qui me donnait tant d'inspiration, mon hêtre tortueux ? Oui ! Mon hêtre tortueux qui tendait ses puissants bras jusqu'à ma fenêtre, remplissant de joie tout mon être, mon corbeau Rooxy qui lui ne m'avait pas suivi. Vêtu de son noir plumage, il venait se nourrir sur notre balcon et semblait nous rendre hommage. J'entendis ses croassements malheureux se perdant dans le firmament, emportés par le vent jusqu'à notre nouvel appartement. Mes chats sauvages, bien souvent de passage, auxquels je donnais nourriture et lait, qui, de leur ronronnement me comblaient. Les rives de la Moselle où bien souvent une mouette errante frôlait de son aile les eaux frémissantes.

Les canards et leur coin-coin nasillard ; les majestueux cygnes de leur allure si digne, les oiseaux du ciel prenant leur envol, après avoir emporté une graine de tournesol que dans leur cabane je disposais, et que j'admirais avec fierté. Puis, je me posai la question :

- Mais que fais-je donc ici ? Non ! je ne pourrai plus autant souffrir que dans l'autre appartement, où j'ai si souvent voulu y mourir.

Oui ! Un certain jour, le trois mai deux mille onze, j'avais fait une tentative de suicide. Un magnifique papillon virevolta tout près de mon visage.

- Etait-ce un divin message ?

Me submergea alors une intense sensation de lui souffler ces quelques mots :

- Non ! ce n'est pas l'heure encore, va le dire tout là haut dans le tréfonds de ce pourpre crépuscule. Vole ! Vole ! Petit papillon ! dis le aussi en passant à la chouette qui hulule.

- Coule, sang dans mes veines ! Fait battre mon cœur ! Je veux encore goûter à la saveur du bonheur et le cultiver avec tous ceux que j'aime ! Oui, rien n'est mort pour qui existe encore, il nous suffit d'y croire et par mes écrits, je le ferai vivre encore et encore, jusque dans les méandres de ma mémoire.

J'entendis cette petite voix, à l'intérieur de moi, me chuchotant à l'oreille :

- Vos deux destinées se sont véritablement trouvées, aucun obstacle, aucune maladie, ne pourra entraver votre route ! De ce fait, ce seront bien les

médicaments et la force de votre amour conjugués qui vont agir sur la maladie de Claude et le tirer de l'abîme.

J'entendis alors une musique lointaine, qui semblait venir des cieux, dans un son si délicieux, c'était le tintement de l'Espoir. 🎵🎵🎵

Claude était entré à l'hôpital pour sa première séance de chimiothérapie, (tout s'était enchainé très vite), la séance allait durer cinq longs jours, sous perfusion. J'étais assise sur une grosse pierre pendant qu'il était en soins intensifs. Et là, doucement, je sombrai dans mes chimères. Mon cœur en émoi, je ne pensai qu'à lui, mon âme s'achemina vers une lueur divine. Je fermai les yeux et me projetai au-delà des cieux, là où sont les anges, tout prêt du passage. Son visage si pâle m'apparut dans cette atmosphère estivale. Sur ses lèvres où s'échappa un soupir, un léger sourire se figea. Les ambulances passaient près de moi, je ne les voyais pas. Elles effleuraient mes pas, je ne les entendais pas. Seuls les battements de mon cœur cognant dans ma poitrine me faisaient sentir que j'étais là, avec mes souvenirs déjà épars, au milieu de nulle part. Claude était si fier et si digne, même s'il souffrait terriblement de ce cancer qui le dominait. Oui ! il fallait en parler de cette cruelle réalité, de ce mot si dur à entendre, que nombre de personnes se défendaient de prononcer et pourquoi ? Même si cruel, il existe ! il est là ! bien réel ! au tréfonds de mon cœur, je criais :

– Non ! rien n'est jamais fini dans ce spectre de

l'infini ! il faut te battre encore et encore, tu resteras sur le seuil, très loin de ce blanc linceul. Tu es derrière la porte qui mène à la guérison. Oui ! Je t'aime ! ce mot, telle une tendre caresse t'enveloppera d'un écrin de tendresse dans lequel je dépose une rose d'espoir, afin de te faire oublier ton désespoir.

Au dessus de moi, sur le toit de la clinique, un couple de corbeaux croassa et s'agita. Non ! ce n'était pas de mauvais augure, ils avaient si fière allure. Je connaissais ces superbes oiseaux et leurs cris magnifiques et puissants. Au fond de moi, je criais encore :

– En mon être je sens pousser cette divine fleur, semée dans le jardin de mon cœur, emportée dans un tourbillon d'Amour, afin qu'elle arrive jusqu'à toi mon Amour. Bats-toi ! Bats-toi ! de toutes tes forces ! telle la sève crevant l'écorce d'un hêtre tortueux dément, tendant ses branches au firmament.

L'été sera bientôt là.

Le monde végétal déployait à profusion ses trésors de couleurs et de senteurs. D'où j'étais assise, sur ma pierre, à l'orée de la route, j'entendais le goutte à goutte de ce traitement si dur et si intensif. Le temps était lourd, aussi lourd que mon cœur. Lentement, je sortis de ma torpeur, et par un cri de douleur, je prononçai son prénom. Arpentant l'allée boisée sous les grands cyprès, je fus prise d'une soudaine sensation de néant sans sa main dans la mienne, je pensai :

– Sera-t-il encore là demain ? Non ! aujourd'hui

je ne peux accepter ce sort ! il nous faut lutter !

En ce jour orageux, sur cette sente pierreuse, dans cet air surchauffé, à l'horizon aux mille reflets, au travers des nuages épars et d'un indéfinissable regard, je scrutai avec délicatesse l'univers, cherchant le chemin de la lumière. Saviez-vous que le cœur d'une femme est riche et profond comme un jardin ? Un coin de jardin, à l'abri de tout, n'était-ce pas merveilleux ? Oui ! pour atteindre la vraie profondeur, il faut suivre des sentiers emplis de méandres. Je demeurai immobile, cherchant le fil me reliant à lui, afin de le serrer puissamment contre moi, et lui dire combien je l'aimais. J'étais en proie à une étrange sensation.

Les séances de chimiothérapie se succédèrent, laissant Claude complètement abattu et désarmé mais il restait toujours si fier, si digne et si courageux. Quelques semaines plus tard, la tumeur avait de moitié **régressée**, nous avions repris espoir. De nouveau, j'étais assise, attendant l'instant qui perdurait, dans ce doux écrin de verdure, sur la même pierre. J'étais là, reprenant espoir. Je levai les yeux et admirai la vue de la voûte céleste, qui roulait ses vagues de lumières sidérales. L'après-midi était moite de chaleur, s'insinuant dans mon corps engourdi, répandant sa sensuelle paresse. Le soleil caressa ma peau, transperçant mon corps et mes os, et s'amarrant à l'ancre de mon cœur. Pendant un éphémère moment j'oubliai ma douleur et m'offris à ses cônes vermeils, tout en regardant une abeille butiner. Les